

LA

---

# REVUE SOCIALISTE

---

## Le Socialisme et la Théorie de Darwin

---

### I. — Les critiques savants du Socialisme

Si nous jetons un coup d'œil sur la manière dont les divers gouvernements et les différentes sociétés ont envisagé le Socialisme, dans le courant des époques passées, nous remarquerons des variations considérables. Il est compréhensible que les gouvernements n'aient jamais pu être des amis sincères de réformes sociales très-radicales. Même les hommes de pouvoir les plus progressifs, comme le gouvernement provisoire français de 1848 ou comme plusieurs des gouvernements des Républiques de l'Amérique du Sud, vers le milieu du siècle, n'allèrent jamais au-delà d'une sympathie toute platonique pour le Socialisme. Dans la plupart des occasions, tous les gouvernements ont persécuté les socialistes avec acharnement, les considérant comme leurs ennemis les plus dangereux. Il serait difficile d'en faire un reproche aux hommes qui se trouvaient à la tête du pouvoir, car réellement l'idée fondamentale du Socialisme est une égalité plus ou moins complète. Il est vrai, que certaines doctrines socialistes, comme celle des Saint-Simoniens, admettent l'inégalité politique, mais toutes ont une tendance vers l'égalité économique, plus ou moins parfaite ; tandis que, pour le moment, les privilèges économiques ont pour le personnel gouvernemental tout autant de valeur que les droits politiques qui accompagnent leur position élevée, surtout dans les pays constitutionnels ou républicains, où le pouvoir politique s'accumule de plus en plus entre les

mains de la classe possédante. Ainsi nous avons le droit de considérer presque tous les gouvernements comme des ennemis naturels du Socialisme.

Tout autre est la position de la société (1) envers le Socialisme. Nous avons le droit d'exiger de la Société ou du moins de ses représentants les plus intelligents, des savants et des hommes de lettre une autre façon d'agir. Les savants et les littérateurs ont le devoir d'envisager d'une manière impartiale l'influence des idées socialistes sur le développement des qualités intellectuelles et morales chez les individus, et sur la marche de la vie sociale ; ils sont obligés aussi de présenter leurs impressions au public sous une forme juste et équitable. C'est leur devoir — et ils peuvent le remplir avec plus de facilité que les hommes du gouvernement — de juger d'une façon sérieuse et impersonnelle sur les questions les plus brûlantes du prochain revirement social. Ce sont surtout les savants qui doivent être sévères envers eux mêmes. Ils doivent rester impartiaux en recherchant les lois de la vie sociale de l'humanité, en faisant des comparaisons pour savoir quelle serait l'action de ces lois après certaines modifications de l'ordre social ; ils doivent exprimer sincèrement les conclusions auxquelles ils sont arrivés, s'ils trouvent suffisants les fondements scientifiques de ces conclusions, ou bien enfin, les savants doivent refuser de donner une réponse exacte, s'ils trouvent que la science n'a pas encore prononcé sur la question.

Mais de fait nous observons tout autre chose. La littérature et la science, à différentes époques, tranchent de la manière la plus opposée, les questions les plus importantes de l'existence sociale.

Il n'y a pas longtemps encore que les romans socialistes ou à demi-socialistes, de George Sand, de Victor Hugo, de Dickens, d'Eugène Sue, d'André Léo, occupaient la place d'honneur dans la littérature. Mais à présent nous observons directement le contraire. Les écrivains de talent ne font plus de romans socialistes et ceux que la littérature continue à produire dans cette direction provoquent un sourire dédaigneux au lieu de l'ancien enthousiasme. Il n'est pas rare que les mêmes auteurs aient, dans le courant de leurs existences, modifié de fond en comble la direction de leurs œuvres. Citons comme exemples George Sand en France, Spielhagen et Anesbach en Allemagne.

Les hommes de la science n'agissent pas autrement. Il n'y a pas encore longtemps les décisions des congrès des *socialistes de la Chaire*, (on appelle ainsi en Allemagne les plus avancés parmi les économistes savants) effrayaient toute l'Europe conservatrice. Mais à présent on n'entend plus ces voix ; en revanche on écoute des hommes ayant aussi de l'autorité dans la science, mais qui se prononcent résolument contre le Socialisme. Aux premiers rangs se trouvent les darwinistes bien connus : *Ernest Haeckel* et *Oscar Schmidt*.

---

(1) Les gouvernants actuels, confondent souvent l'*Etat* et la *Société* dans leur langage, mais c'est une outrecuidance de leur part ; ils ne représentent en somme que la classe dominante. Le Socialisme seul donnera naissance à un état social dans lequel l'*Etat* sera absorbé par la *Société*. Pour le moment ils sont séparés et c'est au nom de la *Société* que nous revendiquerons contre l'*Etat*, la liberté politique et l'égalité économique.

(La Rédaction.)

Mais que la science s'accommode tant qu'elle voudra dans ses énoncés sur le Socialisme de l'opinion publique d'une certaine classe de la Société et de la littérature qui est un produit de cette classe, nous ne pourrons jamais juger la science avec la même indulgence que la littérature. Les belles lettres et le journalisme sont trop intimement liés avec la vie sociale et se modifient en raison de chacune de ses oscillations. En dehors de cela, ces genres de productions littéraires sont inspirés et dirigés plus par les sentiments que par l'intelligence, et l'on sait bien que les sentiments de toutes les classes privilégiées se sont décidément tournés contre le Socialisme. Ces productions sont en outre forcées de satisfaire aux exigences momentanées du public si elles ne veulent point perdre leurs lecteurs, c'est-à-dire leurs moyens d'existence. C'est pour cela que nous envisageons toutes les hideuses invectives de la presse courante contre le Socialisme comme un fait bien triste, mais inévitable, inhérent au caractère de la littérature journalière et dont par conséquent nous pouvons nous dispenser de nous occuper davantage.

Mais nous ne pouvons accepter aussi facilement les injustes critiques des hommes de la science contre les théories sociales. D'où vient que nul de ces savants émérites n'a prononcé une parole contre le Socialisme pendant les congrès de l'Internationale ou pendant les assemblées de délégués des Trades-Unions anglaises ou bien enfin aux congrès des *Socialistes de la Chaire*? Pourquoi personne d'eux n'a essayé alors de démontrer que le Socialisme se trouve en contradiction flagrante avec une loi aussi fondamentale de la vie organique que la loi de la lutte pour l'existence, formulée par Darwin? Mais alors, au contraire, des savants distingués comme *Lange* et *Schaffle* (1) travaillaient à lier encore plus intimement le darwinisme avec les théories sociales. Les spécialistes savants se taisaient alors et ils entrent en lutte seulement maintenant que le Socialisme est persécuté et opprimé de toute part.

Nous croyons que la cause essentielle de ce long silence des hauts bonnets du darwinisme est le sentiment de la faiblesse de leurs arguments contre le Socialisme et, c'est seulement à présent, lorsqu'ils ne s'attendent plus à une défense énergique, et qu'ils sont bien sûrs d'avoir de leur côté le public, qu'ils se décident à paraître avec une série de preuves qu'ils auraient mieux fait de garder pour eux, s'ils avaient eu un peu plus de vénération pour la dignité et pour l'impartialité de la science.

Nous choisissons, comme exemples des critiques adressées par les savants au Socialisme, deux discours prononcés par deux professeurs de zoologie bien connus, non-seulement en Allemagne, leur patrie, mais dans tout le monde scientifique. Le premier de ces discours a été prononcé par Ernest Haeckel, le 18 septembre 1877, au congrès des médecins et des naturalistes allemands à Munich; il avait pour titre : *Théorie de l'évolution dans ses rapports avec la philosophie naturelle*. Ce discours provoqua dans le même congrès une réponse très-acerbe de Virchow, dans laquelle, sous le titre *la Liberté de la science dans l'Etat moderne*, il accusa le darwi-

---

(1) Lange est mort et il est justement compté parmi les socialistes. Schaffle dans son dernier ouvrage *Bau und Structur des sozialen Körpers*, s'est montré plus socialiste que jamais. (La Rédaction.)

nisme de faire cause commune avec le Socialisme. Haeckel éprouva le besoin de se justifier et il publia un écrit, traduit en français et intitulé : *Preuves du transformisme*. Il contient tout un chapitre dirigé spécialement contre les socialistes. Cependant la question sur les rapports entre le darwinisme et le Socialisme ne paraissait pas être suffisamment élucidée et elle fut reprise dans un second discours prononcé par Oscar Schmidt, professeur de zoologie à Strasbourg en 1878, pendant le congrès des naturalistes et des médecins allemands qui a eu lieu à Cassel.

Voici le passage le plus caractéristique de Haeckel :

« Le Socialisme demande pour tous les citoyens des droits égaux, des devoirs égaux, des biens égaux, des jouissances égales ; la théorie de la descendance établit au contraire, que la réalisation de ces vœux est purement et simplement impossible ; que dans les Sociétés humaines comme dans les Sociétés animales, ni les droits, ni les devoirs, ni les biens, ni les jouissances de tous les membres associés ne sont et ne peuvent jamais être égaux.

« La grande loi de la différenciation enseigne que, aussi bien dans la théorie générale de l'évolution que dans sa partie biologique, la théorie de la descendance, la variété des phénomènes, sort d'une unité originelle, la diversité des fonctions d'une identité primitive, la complexité de l'organisation d'une simplicité primordiale. Les conditions de l'existence sont, dès leur entrée dans la vie, inégales pour tous les individus. Ajoutez les qualités héréditaires, les dispositions innées plus ou moins dissemblables. Comment notre tâche dans la vie et les résultats qui en découlent pourraient-ils être partout égaux.

« Plus la vie sociale est développée, plus le grand principe de la division du travail prend d'importance, plus l'existence durable de l'Etat tout entier exige que ses membres se partagent les devoirs si variés de la vie ; et comme le travail qui doit être accompli par les individus, ainsi que la dépense de force, de talent, de moyens etc., qu'il nécessite, diffèrent au plus haut point, il est naturel que la récompense de ce travail soit également fort différente. Ce sont là des faits tellement simples et si évidents, que tout homme politique intelligent et éclairé devrait, ce me semble, préconiser la théorie de la descendance et la doctrine générale de l'évolution comme le meilleur contre-poison contre les absurdes théories égalitaires des socialistes.

« Et c'est le darwinisme, la théorie de la sélection, que Virchow, dans sa dénonciation, a eu plus en vue encore que le transformisme, la théorie de la descendance, que l'on confond toujours ! Le darwinisme est tout plutôt que socialiste.

« Si l'on veut attribuer une tendance politique à cette théorie anglaise, — ce qui est permis, — cette tendance ne saurait être qu'aristocratique, nullement démocratique, encore bien moins socialiste. La théorie de la sélection enseigne que dans la vie de l'humanité, comme dans celle des plantes et des animaux, partout et toujours une faible minorité privilégiée parvient seule à vivre et à se développer ; l'immense majorité au contraire pâtit et succombe plus ou moins prématurément. Innombrables sont les germes de toute espèce de plantes et d'animaux, et les jeunes individus qui en sortent, mais le nombre de ceux qui ont la bonne fortune de se développer jusqu'à leur complète maturité et qui atteignent le but de leur existence est, en quelque sorte, insignifiant.

« La cruelle et impitoyable « lutte pour l'existence » qui sévit partout dans la nature animée et doit naturellement sévir, cette éternelle et inexorable concurrence de tout ce qui vit, est un fait indéniable. Seul, le petit nombre élu des plus forts ou des plus aptes, est en état de soutenir victorieusement cette concurrence : la grande majorité des concurrents malheureux doit

nécessairement périr. Que l'on déplore cette fatalité tragique, à la bonne heure ; mais on ne peut ni la nier, ni la changer. Tous sont appelés, mais peu sont élus ! La sélection, l'élection de ces « élus » est liée de toute nécessité à la défaite ou à la perte du grand nombre des êtres qui ont survécu. Aussi un autre savant anglais a-t-il appelé le principe fondamental du darwinisme, « la survivance des plus aptes, la victoire des meilleurs. »

Le discours de Schmidt commence par une déclaration touchant son désir de chasser le spectre qui fait peur à beaucoup de monde, c'est-à-dire le spectre du Socialisme.

Après quoi il divise les socialistes en deux catégories : la première contient ceux d'entre eux qui s'appuient sur la doctrine de Darwin, et la seconde, ceux qui affirment, au contraire, que l'idée du Socialisme consiste justement dans l'élimination de la loi de la lutte pour l'existence darwinienne. L'auteur a l'intention de répondre d'une façon spéciale aux premiers seulement.

Dans le second chapitre il donne un énoncé sommaire de la doctrine des socialistes, principalement d'après les écrits de Marx, Engels et Jacobi, et c'est seulement au troisième chapitre que commencent les aperçus essentiellement critiques sur le Socialisme. La première thèse de M. Schmidt est la suivante :

« Le Socialisme et le communisme apparaissent dans le monde animal d'une façon d'autant plus déterminée et décisive que le développement du groupe chez lequel on les trouve est moins élevé. » (1)

Plus loin l'auteur accuse K. Marx d'avoir fait des déductions artificielles parmi lesquelles, d'après l'opinion de Schmidt, la plus pernicieuse est la doctrine du « travail non payé ». (2)

En outre Marx est accusé de ne pas avoir compris Darwin, en exprimant l'idée que la loi abstraite de la population existe seulement pour les animaux et pour les plantes, mais qu'elle est constamment modifiée par l'homme en ce qui le concerne.

Le cinquième chapitre est consacré à démontrer que Jacobi avait tort de ne pas distinguer suffisamment l'idée du développement de celle de l'amélioration. La doctrine de Jacobi, d'après laquelle le développement a lieu suivant une idée préconçue, fournit la matière du sixième chapitre.

Comme dernière réponse aux socialistes, Schmidt formule enfin la phrase suivante : « Le darwinisme est la base scientifique de l'inégalité. »

Tels sont les points essentiels dans lesquels le savant professeur trouve des contradictions irrémédiables entre le Socialisme et la doctrine de Darwin. Nous allons les examiner en détail.

## II. — Les Sociétés animales

Schmidt introduit son argumentation contre le Socialisme en présen-

---

(1) (OSCAR SCHMIDT. *Darwinismus und Socialdemocratie*, p. 12.)

(2) C'est Karl Marx qui le premier a démontré d'une manière scientifique que l'ouvrier salarié est forcé de donner au capitaliste une plus grande quantité de travail qu'il n'aurait besoin de produire pour la satisfaction de ses besoins s'il pouvait travailler pour son propre compte. Ce surplus de travail fourni au capitaliste, est ce que Marx appelle le « travail non payé ou non rétribué. »

tant, comme exemple d'une organisation socialiste, une colonie de polypes, c'est-à-dire une Société constituée par des animaux des plus simples. En leur opposant les loups, comme représentants de l'individualisme, il dit : « C'est ainsi que le développement commence par l'impersonnalité des polypes pour arriver à l'égoïsme des loups. Quelle est la direction de cette évolution et de quelle manière elle doit être adaptée à l'humanité, ceci a été suffisamment démontré par Darwin. » (1)

Une pareille argumentation nous étonne de la part d'un professeur de zoologie. Il est bien sûr que les polypes et les méduses à tuyaux (siphonophores) ne sont pas les plus inférieurs parmi les animaux connus et par conséquent leur exemple est loin d'être probant. Voici les paroles d'un auteur qui s'est beaucoup occupé des Sociétés chez les animaux, *M. Espinas*, et qui par son œuvre récente sur « les Sociétés animales » a su prendre une place distinguée dans la zoologie et dans la sociologie en même temps. L'individualisme absolu pourrait-on dire est une qualité dominante dans les derniers rangs du règne animal. Des êtres appartenant aux espèces les plus différentes, nombreux jusqu'à l'incroyable, vivent dans les eaux, sur la terre et sur les autres animaux, dans l'état du plus complet isolement. Les Forammifères, dont les téguments ont formé des parties du monde (2), physiologiquement parlant, sont isolés.

En envisageant ensuite les autres classes des animaux inférieurs, les polypes, les méduses, les vers, nous voyons côte à côte des exemples de l'individualisme le plus complet et d'une sociabilité très-avancée. Ce serait une étude trop spéciale de vouloir déterminer si la sociabilité, développée chez certains animaux, correspond toujours à leur position plus élevée parmi les membres de leur classe ou bien ne lui correspond pas. Cependant il faut que nous fassions ici déjà la remarque que la sociabilité favorise le succès dans la lutte pour l'existence. Les polypiers des coraux, dont l'organisation est appelée *socialiste* par Schmidt lui-même, peuvent nous servir comme preuve de ce que nous venons d'avancer, car ce sont eux justement qui, parmi les polypiers, atteignent les plus grandes dimensions et remportent le plus de succès dans la lutte pour l'existence.

En commençant par les insectes et en continuant jusqu'à l'homme, il nous sera déjà plus facile de suivre la relation qui existe entre l'évolution physique et mentale des animaux et le caractère de leur organisation sociale. Presque tous les insectes inférieurs comme les *diptères*, les *coléoptères*, les *neuroptères*, à l'exception des termites, ne forment point de sociétés compliquées et régulièrement organisées. Au contraire, les *hyménoptères*, qui représentent le degré supérieur du développement physique et mental auquel les insectes sont capables de parvenir, nous fournissent des exemples aussi remarquables de la vie sociale que la ruche des abeilles et la fourmilière.

Mais ici il faut de nouveau distinguer plusieurs degrés : les *bourdons*, les *guêpes*, les *abeilles* représentent les trois échelons de l'évolution progressive du même type social. Les sociétés des guêpes ne contiennent point une multitude de membres comme celles des abeilles. Leur industrie est

---

(1) Schmidt, l. c. emp. 13.

(2) ESPINAS, *Les Sociétés animales*, p. 79.

moins variée, la durée de leur existence est moins longue. Le nombre des bourdons qui constituent une société n'excède généralement pas deux cents. Ils font leurs nids chacun à part ou bien d'après une agglomération irrégulière. Tous les bourdons périssent dans le courant d'une année à l'exception des femelles fécondées. Les sociétés des abeilles, en comparaison de celles des bourdons et même des guêpes, nous fournissent les exemples d'une organisation sociale tout à la fois plus unifiée et plus différenciée, plus durable et moins facile à rompre.

Mais les sociétés des fourmis atteignent un degré encore supérieur de développement. Tandis que les guêpes et les abeilles de différentes espèces ne sont capables de remplir qu'un nombre très-limité de travaux, les occupations des fourmis se trouvent être beaucoup plus variées et possèdent à un degré supérieur la faculté de s'adapter aux modifications des circonstances. Les unes creusent la terre, les autres la pétrissent, les troisièmes font des constructions, d'autres emmagasinent des provisions ou bien sont occupées à chasser. Les unes sucent le miel des fleurs, d'autres en rongent les corolles. Nous voyons des fourmis qui possèdent des esclaves, d'autres travaillent à l'élevage des vaches laitières pour toute la communauté, c'est-à-dire, d'une certaine espèce de pucerons, etc. On pourrait s'attendre, grâce à une telle division du travail, à trouver, chez les fourmis des différentes catégories, de fortes modifications dans leur organisation physique. Tel n'est cependant pas le cas. Il n'existe, en réalité, dans une fourmilière, que la division du travail mais non la division des travailleurs, ou tout moins, si cette dernière existe, elle n'est jamais très-tranchée. La même fourmi, et c'est là son signe de supériorité, remplit à différentes époques les divers travaux exigés par le bien-être de la communauté, et c'est pourquoi les modifications de l'organisation physique se rencontrent si rarement chez les fourmis de différentes catégories. La plupart des fourmis européennes ne présentent même pas les quatre formes habituelles des mâles, des femelles, des travailleuses et des soldats. D'après l'opinion énoncée par Huber et Torel, les fourmis européennes ne possèdent jamais de chefs. Même le sens de l'esclavage a été dernièrement mis en doute et on explique ce fait par une simple cohabitation pacifique de deux espèces de fourmis très-proches. On a réussi même à former artificiellement une fourmilière consistant en cinq espèces différentes qui continuaient à vivre en très-bonne intelligence (1).

Enfin, même l'organisation physique des fourmis se modifie et se complique dans une direction qui la rend plus appropriée à la vie sociale. Torel découvrit dans les fourmis, sur l'abdomen, un organe spécial qu'il réussit à remplir avec du miel bleu. Quelques temps après, la fourmi qu'il observait commença à donner son miel à une autre fourmi et se décolorait à mesure que l'abdomen de la seconde fourmi prenait une teinte bleuâtre. Ainsi, conclut M. Torel, il est permis de diviser le canal alimentaire de la fourmi en deux parties, dont l'antérieure sert plus au profit de la société que de l'individu, tandis que la postérieure est spécialement destinée à la nutrition de ce dernier (2).

---

(1) ESPINAS. l. c. p. 218.

(2) TOREL. *Fourmis de la Suisse*,

En passant aux poissons, nous observons une évolution ultérieure de la sociabilité. Outre l'amour maternel et l'affinité de tous les membres de la communauté entre eux, qui servaient de liens principaux chez les insectes, nous voyons chez les poissons l'amour du père pour sa progéniture. Les mâles des syngmatés et des hippocampés, dit-on, portent leurs œufs dans des sacs spéciaux, placés sur les côtés de leurs corps, afin d'accélérer le développement des œufs par leur chaleur. Les saumons et les truites font des trous pour y mettre leurs œufs. Les mâles et les femelles prennent également part à ce travail. Les nids, très-joliment construits par les épinoches sont, dit-on, surtout l'œuvre des mâles. On pourrait aisément multiplier ces exemples.

Cependant, tous les poissons ne vivent pas en grandes sociétés et tous sont loin d'avoir une telle tendresse pour leur progéniture. Mais ici il faut remarquer, que chez les poissons, comme aussi chez le reste des animaux appartenant aux classes supérieures, la différence, entre un individualisme complet ou une sociabilité plus ou moins prononcée, ne dépend pas seulement du degré de supériorité du développement physique ou intellectuel de l'animal, mais surtout du genre de son alimentation et du degré de sa férocité. Un animal qui est grand de taille, féroce, qui se nourrit exclusivement de substances animales, ne peut vivre en grandes sociétés, car chaque individu a besoin d'un rayon de terrain trop considérable pour son alimentation.

Chez les reptiles la sociabilité est poussée plus loin que chez les poissons, dans ce sens qu'ils sont les premiers qui représentent le type de l'organisation régulière de la famille, surtout chez les crocodiles et chez les tortues. Ces dernières présentent sous beaucoup de rapports, surtout par le rigoureux développement du type de la famille, une forme de société se rapprochant de celle des oiseaux.

Pour ces derniers, la société, dans l'une de ses formes, est une condition d'existence constante, on pourrait dire même indispensable. Dans des cas très-rares seulement, par exemple chez les coqs de bruyère, les mâles vivent isolés. Mais les sociétés formées par les oiseaux ne sont pas toujours les mêmes et peuvent être assez rigoureusement divisées en sociétés qui représentent une *peuplade* et en celles qui sont construites sur le type de la *famille*.

Les oiseaux carnivores, par exemple les aigles, nous fournissent le meilleur type d'une famille rigoureusement limitée. Sans nier la haute perfection de l'organisation physique des aigles et des autres oiseaux carnivores, nous voyons cependant que sous le rapport intellectuel ils sont inférieurs aux perroquets et aux passereaux. Du reste, les oiseaux carnivores, lorsqu'ils ne sont pas gros et qu'ils trouvent suffisamment leur nourriture, se plaisent très-bien dans la société de leurs semblables. Les *falco rufipes* et les *falco tinunculus* non-seulement construisent des nombreux nids dans le voisinage l'un de l'autre et se défendent non-seulement en société contre leurs ennemis, mais évidemment le sentiment de sociabilité est assez développé chez eux pour qu'ils trouvent du plaisir à voir souvent leurs semblables. Chaque soir ils se rassemblent en groupes nombreux dans les régions élevées de l'atmosphère et décrivent, pendant une heure ou plus, des grands cercles dans les airs, nullement dans le but de trouver une proie, mais évidemment par simple instinct de sociabilité.

Nous ne citerons pas en détail les immenses groupes de corneilles, de canards sauvages, d'outardes, etc., ni les constructions si compliquées et si savantes du moineau-républicain, car ces faits sont connus de tout le monde. Nous ferons seulement observer que les causes qui réunissent les oiseaux en sociétés ne sont pas seulement la satisfaction de voir leurs semblables, mais il y a aussi des avantages directs, comme la défense commune, la pose des sentinelles chargées de veiller sur la sûreté de l'association entière, etc., qui conduisent au même résultat.

Enfin le fait que les oiseaux qui vivent en grandes sociétés sont généralement plus nombreux dans leur espèce que ceux qui vivent isolés, nous fait conclure que la sociabilité est favorable à la survivance dans la lutte pour l'existence. Darwin lui-même cite souvent cette règle, que jamais un être n'accepte une nouvelle qualité constante, si ce n'est lorsque cette qualité lui est favorable pour la survivance et la multiplication de son espèce. Ainsi chez les oiseaux la tendance à la sociabilité n'aurait pu se développer, ou même s'étant développée n'aurait pu persister, si la vie sociale n'offrait plus d'avantages que l'existence isolée.

D'autre part, M. Espinas a raison en disant que le sentiment de compassion pour ses semblables a produit la tendance vers l'association, avant que les avantages de cette dernière ne fussent parvenus à la conscience et que l'association se conserve quelquefois plus longtemps que les avantages de l'espèce auraient pu l'exiger (1). Ainsi, Odubon raconte que si l'on blesse quelques membres d'une société de perroquets, les autres se mettent à crier et à voler pendant cinq à six minutes autour des corps de leurs camarades et deviennent souvent victimes de leur attachement (2). Il nous est arrivé d'observer les mêmes faits sur les vanneaux et les manettes. Nous devons ajouter enfin, que presque toujours dans les sociétés des oiseaux, excepté dans les familles polygames des gallinacés, c'est-à-dire des oiseaux inférieurs, il règne l'égalité complète et l'indépendance de tous les membres.

En passant aux mammifères, nous voyons de nouveau, que les grands animaux carnivores ne vivent jamais en sociétés considérables; mais la raison est celle que nous avons donnée et non pas une soi-disant supérieure organisation physique et intellectuelle. Ainsi, par exemple, les éléphants forment une société de trente à cinquante membres et dont on ne peut dire au juste si elle est une famille ou une peuplade. L'éléphant le plus prudent remplit le rôle de chef du groupe. Quelquefois c'est un mâle, mais souvent aussi une femelle. Tous les éléphants sauvages sont très-circonspects, mais le chef doit être dix fois plus sur ses gardes. Ses devoirs sont très-pénibles. Il est toujours aux aguets, mais aussi les autres éléphants le suivent sans opposition (3).

Plusieurs mammifères inférieurs vivent isolément, ainsi font les ornithorynches, les échidnes, etc.; mais au contraire, presque tous les mammifères supérieurs forment des sociétés. Les chiens, qui occupent déjà une position très-élevée d'après leur développement physique et intellectuel, vivent, dans l'état sauvage, en groupes assez considérables. Les Colsones

---

(1) ESPINAS, l. c. p. 326.

(2) BREHM, *Vie des Oiseaux*, t. IV, p. 12.

(3) BREHM, t. II, p. 112.

(*canis primævus*) qui abondent au Deccan, obtiennent, grâce à l'association, des victoires sur les ennemis les plus redoutables. Ils poursuivent avec succès les léopards et les cerfs, et en attaquant les sangliers, ils se précipitent sur eux simultanément de différents côtés. Ils se décident même à livrer des combats aux tigres, et bien que plusieurs des assaillants périssent dans cette lutte, la meute obtient ordinairement la victoire.

Nous pourrions facilement donner un grand nombre d'exemples prouvant le développement progressif de la sociabilité chez les mammifères supérieurs, mais nous croyons qu'il suffira d'en citer un seul, le plus décisif, c'est que les animaux qui viennent les premiers après l'homme, les singes, vivent pour la plupart en grandes sociétés. Il est vrai que les gorilles se trouvent ordinairement isolés ou en sociétés très-peu nombreuses, mais il faut prendre en considération que les gorilles, qui habitent un pays assez peuplé, sont contraints de se cacher soigneusement. En vivant par groupes considérables, ils auraient probablement aussi trop de peine à trouver une quantité de nourriture nécessaire. Les gorilles ne sont pas non plus les premiers par leur intelligence, parmi les quatre singes anthropoïdes. Les chimpanzés et les gibbons se rencontrent au contraire toujours en sociétés, ainsi que la plupart des autres singes, à l'exception de ceux qui sont très-rares. Les groupes des singes se distinguent des sociétés des autres animaux, en premier lieu par la solidarité des membres entre eux, qui est chez eux plus prononcée, et en second lieu, par l'obéissance de tous, même des mâles, à un chef préposé aux soins de la sûreté générale (1).

Il est vrai que la solidarité des singes ne se manifeste pas par le travail en commun, comme chez les fourmis, car les singes ne travaillent pas en général, mais par contre, il n'y a pas d'autres animaux qui se rendent les uns aux autres autant de services personnels que les singes de la même meute. Ils se débarrassent mutuellement des parasites, s'enlèvent les épines de la peau et du poil, forment de leurs propres corps des chaînes pour faire passer un ravin ou une rivière à toute la société, ils soulèvent à forces réunies les pierres trop lourdes pour un seul, etc. Chez les cynocéphales, le chef de tribu la commande verbalement. De temps en temps, il monte sur un arbre élevé, et s'il ne remarque aucun danger, il en fait part à ses sujets par un son guttural particulier.

Tous ces exemples nous conduisent à l'idée que chez les animaux le développement de la sociabilité marche à peu près parallèlement avec l'évolution progressive de leur organisation physique et intellectuelle. Nous devons convenir, du reste, que Schmidt se tait sur l'évolution de la sociabilité et en sépare tout-à-fait arbitrairement le socialisme et le communisme en citant les polypiers et les siphonophores comme exemple d'une organisation socialiste. Il nous paraît, au contraire, que les noms de socialisme et de communisme ne peuvent être attribués à un degré aussi inférieur de l'évolution où les animaux ne remplissent pas encore des fonctions déterminées ayant pour but la production, et ne sont pas suffisamment différenciés pour diriger la distribution de telle ou telle façon. La production en société et la consommation en société, en opposition à la production individuelle et à la consommation individuelle, peuvent seulement être appelées Socialisme, car autrement, même un arbre qui

---

(1) ESPINAS, l. c. p. 336.

absorbe les sucs nutritifs de la terre par toutes ses racines et les transporte dans toutes ses branches, aurait dû être appelé un organisme social. Nous pensons, pour ces raisons, que chez les animaux il ne faut commencer l'emploi des mots socialisme et individualisme que seulement là où existent côte à côte deux formes de production et de consommation, les formes associées et les formes isolées, comme c'est le cas chez les hyménoptères supérieures et inférieures, chez les oiseaux qui vivent isolés ou bien qui construisent des nids compliqués pour toute une société, etc. Nous croyons, par conséquent, que l'application du terme socialisme aux sociétés animales doit être très-limitée et pourrait être admise seulement chez les guêpes, les abeilles, les fourmis, les termites, les moineaux-républicains, etc., c'est-à-dire toujours aux représentants les plus élevés de leur ordre ou de leur classe.

### III. — Le sur-travail. — La lutte pour l'existence.

#### La population.

Schmidt convient que Karl Marx, dans son livre sur le capital, a exposé, avec une parfaite clarté l'histoire des différentes formes de la production jusqu'à nos jours et a réussi à démontrer de quelle façon les petits entrepreneurs périssent presque toujours pendant leur lutte contre les grands capitalistes. L'évolution de l'économie sociale apparaît ainsi comme un procès naturel, et en même temps la proposition la plus importante de la doctrine de Marx, celle du « travail non payé » est tellement claire et si juste que ses conséquences sont facilement comprises même dans la classe ouvrière.

C'est justement cette proposition, fondamentale, que Schmidt déclare fausse et qu'il appelle une construction artificielle. Il est vrai qu'il n'apporte aucune preuve en faveur de son opinion, il se contente d'accuser Marx et Engels, d'admettre une loi abstraite de la population seulement pour les plantes et les animaux, tandis que pour les hommes il ne la considère que comme une fonction historique. D'après Schmidt on ne doit pas en agir ainsi avec une loi naturelle. Mais ceci ne serait juste que dans le cas où la loi de la population serait une loi naturelle et ne pourrait jamais être modifiée par l'intervention de la volonté humaine. Quel est donc le véritable ordre des choses?

Considérant la vie des plantes et la vie des animaux sur la surface de la terre, nous remarquons qu'il existe entre les deux un certain état d'équilibre, mais nous entrevoyons en même temps, pour l'humanité, la possibilité d'augmenter le nombre de ses membres de différentes façons. La première consiste à anéantir une grande partie de tous les animaux sauvages ou domestiques qui consomment des substances nutritives pouvant servir aux hommes et fournies par les plantes. Cette façon d'agir a été appliquée en Chine et au Japon où, on le sait, la population est dans certaines provinces d'une densité extrême. Une seconde manière d'agir est le simple perfectionnement de l'agriculture, l'augmentation absolue du rendement de la terre, par conséquent l'augmentation absolue des substances nutritives produites sur le même espace, auquel on arrive avec le plus de succès en Angleterre, en Belgique, dans le nord de la France, en Lombardie, etc. Enfin on peut encore agrandir l'espace même du terrain qui fournit les moyens de sub-

sistances aux hommes, en conquérant des terres sur la mer, comme en Hollande, ou sur des marécages comme en Toscane et en beaucoup d'autres endroits. Les découvertes des dernières années permettent aussi de supposer que dans un avenir qui peut-être n'est pas très éloigné, l'humanité pourra profiter immédiatement de la force colossale, du soleil, comme force motrice ou pour effectuer des synthèses chimiques de substances nutritives ou pour toute autre utilité. La machine solaire de M. Mouchot peut, à présent déjà, être considérée comme une application immédiate de la chaleur solaire dans le sens indiqué. Nous voyons ainsi que la loi actuelle de la population, toute empirique, peut être modifiée et déjà se modifie, et qu'une loi vraiment fondamentale de la population ne pourra pas être reconnue avant que ne soit déterminé le rapport qui existe entre la quantité générale d'énergie sur la terre et la quantité d'hommes pouvant y vivre. Jusqu'à cette époque, l'augmentation de la population marchera plus ou moins vite en raison directe de l'évolution de diverses branches de la production.

Il nous sera facile à voir maintenant que la théorie du « travail non rétribué » n'est pas du tout une construction artificielle, mais l'un des aspects de la lutte pour l'existence. Il est évident que dans cette lutte la victoire reste à celui qui dispose d'une plus grande quantité de force. On comprend que ce sont les individus qui, en outre de leurs propres forces, disposent du travail d'autrui, par l'esclavage, le servage ou salariat, qui obtiennent le plus de succès. Les vainqueurs ont la possibilité d'accumuler entre leurs mains des quantités toujours croissantes de forces, tandis que les vaincus sont forcés de céder sans rétribution une portion toujours plus grande de leur travail. Ainsi, « le travail non rétribué » n'est qu'une conséquence naturelle de la lutte pour l'existence. Seulement la lutte entre les hommes revêt un caractère autre que dans le reste de la nature. Dans l'humanité, l'intérêt de conserver les individus vaincus est plus fort que l'avantage de les anéantir, et c'est là la première victoire de la solidarité sur l'individualisme. Il est plus avantageux d'avoir des esclaves que de tuer les prisonniers de guerre ; il est plus avantageux d'octroyer aux serfs un lopin de terre que de les faire mourir de faim ; il est enfin plus avantageux aux capitalistes de rétribuer leurs ouvriers, d'après la « loi d'airain » (1), que de les priver de la possibilité de continuer leur travail. Ainsi non-seulement l'exploitation de l'homme par l'homme, mais aussi la limitation peu à peu croissante de cette exploitation sont régies par la loi de la lutte pour l'existence.

Il est vrai que jusqu'à présent cette lutte a conduit à une différenciation toujours plus grande dans la situation économique des membres de la société humaine. Mais en sera-t-il toujours ainsi ? « L'action de cette loi, dit Lange, est en partie modifiée, en partie éliminée par l'action contraire d'une autre loi de la nature, d'une loi qui donnera à la liberté et au progrès solidaires la possibilité de croître sur le terrain de la bienveillance et de la sympathie entre tous les hommes. » (2)

Il nous semble que Lange a parfaitement raison dans ses conclusions,

---

(1) Cette loi ainsi nommée par Lassalle, est celle d'après laquelle le salaire ne monte pas au-delà de ce qui est nécessaire à la satisfaction des premières nécessités de l'ouvrier.

(2) A. LANGE, *Arbeiterfrage*, 3 Auflage 1875, p. 67.

mais nous voudrions aller plus loin dans cette direction, car d'après notre opinion, la loi de la nature, qui doit se fonder sur la sympathie mutuelle des hommes, n'est pas du tout contraire à la loi générale de la lutte pour l'existence, mais seulement à la loi de la lutte entre les hommes. Avec l'accroissement de la population, il est certain que la production des matières nutritives et des autres moyens pour la satisfaction de nos besoins forcera les hommes à une lutte encore plus acharnée contre la nature. Or, il est plus avantageux aux hommes de soutenir cette lutte en commun, au lieu de diviser leurs forces par une continuelle guerre intestine. C'est ainsi que le sentiment de sympathie s'élabore à un certain niveau de l'évolution sociale des hommes et devient une arme puissante qui les seconde dans leur lutte continuelle contre la nature. On voit bien qu'il y a ici seulement une conséquence de la loi générale de Darwin et non pas l'action d'une loi contraire.

L'objection qu'on fait ordinairement contre ce point de vue est celle-ci : La loi de l'accroissement plus rapide de la population en comparaison de l'accroissement des moyens de subsistance, c'est-à-dire la loi de Malthus, force et forcera toujours les hommes à lutter entre eux. Cependant cette loi est encore loin d'être prouvée par des faits. La production par le travail s'accroît dans beaucoup de pays plus rapidement que la population, et beaucoup de savants pensent qu'avec une culture plus élevée du corps et de l'intelligence des hommes, avec une prolongation de leur vie moyenne, le nombre des naissances diminuera sensiblement.

En envisageant la faculté que l'humanité possède à s'adapter aux conditions de son existence, Herbert Spencer arrive aux conclusions suivantes :

« Le nombre des cas de mort prématurés pourra diminuer considérablement, cependant il ne tombera jamais assez bas pour que le terme moyen des descendants de chaque paire puisse tomber au nombre de deux individus. Il est possible que la limite se trouve entre les chiffres deux et trois, mais cette limite ne sera point un nombre constant et devra tantôt augmenter, tantôt diminuer en regard des modifications qui auront lieu dans les conditions physiques et sociales de la vie et de l'augmentation ou la diminution des frais de la conservation de l'existence.

Quoique il en soit, il est évident, qu'en somme, l'excès de population et tous les maux qui en proviennent doivent disparaître et qu'il doit arriver un ordre de choses, où chaque individu ne devra fournir rien au-dessus d'une activité normale et attrayante (1).

Nous convenons volontiers que ni les paroles du penseur anglais, ni nos arguments précédents ne prouvent d'une façon sévèrement scientifique que le socialisme est une conséquence nécessaire de la théorie de la lutte pour l'existence de Darwin, mais nous espérons avoir fourni assez de données pour démontrer, à tout lecteur sans préjugés, qu'entre la science et la démocratie sociale il n'existe pas du tout cette contradiction radicale qui paraît le fondement principal de toute l'argumentation de MM. Ernst Hæckel et Oscar Schmidt.

#### IV. — L'amélioration et le perfectionnement. L'évolution et la révolution

Schmidt accuse les socialistes d'avoir confondu l'évolution avec la révo-

---

(1) SPENCER. Biologie F. II, p. 392.

lution et de comprendre sous le mot de révolution une transformation, c'est-à-dire une amélioration des côtés manqués de l'évolution. D'après son opinion cela n'est pas juste, car sous les noms d'origine ou d'évolution des espèces on ne doit pas sous entendre une amélioration des côtés manqués. Le principe de Darwin est une sélection et non une amélioration, car personne ne s'occupe de la sélection des organismes manqués. La lutte qui accompagne cette sélection dans les cas où elle se fait d'une façon consciente est en même temps une lutte contre l'injustice, mais en général elle n'est rien de plus qu'un choc de circonstances (1).

En poursuivant l'évolution de son idée, Schmidt dit que la victoire ou la mort ne sont pas les seules issues de la lutte pour l'existence, mais que souvent les lutteurs s'adaptent aux circonstances en abandonnant une partie de leur ancienne perfection. Ainsi un baron allemand peut devenir marmiteux en Amérique. Il s'en suit que l'évolution, une conséquence nécessaire de la lutte pour l'existence peut ne pas être accompagnée par un perfectionnement.

On pourrait être d'accord avec une telle opinion de Schmidt si seulement les organismes victorieux dans la lutte et ceux qui poursuivent leur existence, grâce à l'abandon d'une partie de leur perfection, avaient les mêmes chances d'une prompte multiplication. Telle n'est pas le cas en réalité dans la plus grande partie des faits. Les organismes qui se trouvent dans des conditions avantageuses, qui vivent dans la plénitude de leurs forces, donnent une postérité plus nombreuse et surtout plus viable que ceux qui ont conquis la possibilité de prolonger leur existence à l'aide d'une lente dégénération. Nous voyons des points d'appui pour notre opinion dans les issues des luttes entre les plantes cultivées et les plantes sauvages, sur les champs qui se trouvent en culture, des luttes entre les races supérieures et les races inférieures du genre humain, dans les conditions de la vie civilisée et sur beaucoup d'autres exemples. Ainsi en dernière analyse les résultats de la lutte des générations seront aperçus d'une façon plus claire et plus décisive que les résultats de la lutte des individus, et les résultats de l'évolution de générations entières tendent toujours vers le perfectionnement. Du reste il nous semble que Schmidt ne nie pas lui-même une telle issue finale de l'évolution en s'exprimant ainsi : le darwinisme sert à démontrer ce fait, que pendant la lente succession des espèces, les unes aux autres, il se produit entre autres choses un perfectionnement dans différentes directions. Le darwinisme tache d'expliquer ce progrès souvent partiel, mais toujours inévitable, par la sélection des plus parfaits et par la mort ou la rétrogradation des individus et des espèces qui sont moins bien doués.

En ce qui concerne l'accusation de Schmidt contre les socialistes, parce qu'ils confondent l'évolution avec la révolution, nous pouvons répondre qu'une pareille confusion n'existe pas chez les socialistes instruits. La différence entre ces deux termes doit être parfaitement claire pour ceux qui ont pris connaissance des lois biologiques et qui les citent volontiers. En réalité le perfectionnement de l'humanité, par la voie révolutionnaire ou par une simple évolution, correspond à peu près à ce que Spencer, dans sa biologie, appelle l'adaptation immédiate et l'adaptation médiata (2). Le perfection-

---

(1) SCHMIDT, l. c. p. 21.

(2) SPENCER, l. c. p. 324-347.

nement par voie de révolution qui s'effectue rapidement, le plus souvent dans le cours de l'existence d'une seule génération, est forcément très-limité, parce que les mêmes individus, dans un certain degré seulement, peuvent s'adapter à la modification des circonstances. Pour exercer une action, dit Spencer à propos de l'adaptation immédiate, une influence extérieure doit évoquer en réponse une action intérieure dans l'organisme ou dans la société ; par conséquent il est indispensable que l'influence extérieure ne tue point les individus de l'espèce et ne leur cause point de lésions profondes. Les actions de l'évolution, au contraire, qui se produisent par la voie de l'adaptation médiate, de la modification de plusieurs générations correspondant aux influences des circonstances, se produisent beaucoup plus lentement, il est vrai, mais aussi elles laissent, après leur passage, des traces beaucoup plus profondes.

#### V. — L'idéalisme de Jacobi et la critique de Schmidt

Nous devons nous arrêter quelques moments sur cette partie très-curieuse de la critique de Schmidt et qui est un exemple frappant de ce qu'on est convenu d'appeler une guerre contre les moulins à vent. Léopold Jacobi tache de prouver dans son livre « *l'Idée de l'évolution* » paru en 1874, que l'humanité se développe d'après une idée préconçue, qui l'amènera nécessairement au Socialisme. Avec un tel point de départ la critique était bien aisée à faire pour Schmidt. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que Schmidt comprend parfaitement qu'il ne faut pas attribuer une grande importance à la théorie de Jacobi et n'admet pas lui-même que Jacobi ait rendu de grands services au parti de la démocratie sociale, il l'appelle même « l'enfant terrible » de ce parti. Nous pourrions demander après cela, pourquoi le savant professeur analyse avec un tel soin les opinions d'un homme auquel il donne si peu d'importance ? Schmidt répond qu'il le fait pour cette raison que la doctrine de Jacobi représente le Socialisme comme une conséquence nécessaire et inévitable de l'évolution, et qu'une telle certitude de succès agit d'une façon nuisible sur les cerveaux inexpérimentés des ouvriers.

Certainement l'idée de Jacobi, exprimée dans cette forme dogmatique, à l'aide d'un langage métaphysique, ne peut être acceptée et crue sur parole ; Schmidt a raison aussi en disant que le darwinisme connaît seulement les forces et les lois, les causes et les actions, mais ne peut servir de forme pour une idée conductrice quelconque. Mais toute autre paraît la question si nous envisageons le darwinisme et les théories sociales, non comme des dogmes, mais comme ce qu'ils sont en réalité, c'est-à-dire, le darwinisme, comme une hypothèse scientifique qui explique d'une façon satisfaisante l'origine des espèces pendant l'évolution des organismes, et, le Socialisme, comme le résultat très-admissible de certaines modifications du caractère personnel des hommes et de leur organisation sociale, qui ne sont pas en contradiction avec la véritable marche de l'évolution, dans le cas où la loi de Darwin se trouverait être juste. Sur cette dernière question nous avons déjà dit notre opinion dans le troisième chapitre et nous avons vu qu'une pareille contradiction n'existe pas en réalité, non-seulement dans le sens absolu admis par Schmidt, mais même dans le sens de l'avènement d'une nouvelle loi, comme le pense Lange.

Ainsi Schmidt a raison seulement en plaisantant Jacobi parce que ce der-

nier fait évoluer les organismes en commençant par leurs formes les plus inférieures d'après une idée préconçue de l'organisation socialiste, mais il a complètement tort en accusant Jacobi de propager le succès inévitable du Socialisme, car ce dernier, en membre convaincu du parti de la démocratie sociale, est parfaitement dans son droit en croyant à une victoire finale de sa doctrine.

## VI. — Le darwinisme et l'inégalité. Le développement physique et la santé des ouvriers. Les organes et les machines

De ce que la théorie de Darwin explique l'évolution par la sélection des mieux doués, Schmidt et Haeckel croient pouvoir conclure que l'inégalité est une conséquence inévitable d'une pareille sélection. En même temps ils accusent les socialistes de poser l'égalité de tous les hommes aux commencements de leur évolution comme principe fondamental et d'exiger pour cette raison, une égalité complète.

Malheureusement l'idée de l'égalité est encore tellement obscure, que des individus, trouvant partout de différents points de vue, ne pourraient encore s'accorder à ce sujet. Cependant nous tâcherons de fournir quelques données tendant à établir que le darwinisme n'a pas pour conséquence nécessaire l'augmentation de l'inégalité parmi les hommes.

En comparant les individus des différents animaux et les individus humains entre eux, nous remarquons que généralement dans l'aspect extérieur comme aussi dans le genre de vie les différences sont moins considérables chez les animaux. Mais, d'un autre côté, entre des espèces même très-rapprochées d'animaux, nous observons souvent des différences énormes. La cause est, d'après notre opinion, que les animaux de la même espèce luttent rarement entre eux pour l'existence autant que les hommes le font sous l'ordre actuel des choses. Ainsi les animaux de la plus grande partie des espèces se modifient et se perfectionnent dans la direction de la survivance des plus aptes à la lutte contre la nature. Mais chez les hommes les causes des modifications sont plus compliquées : pour survivre il faut non-seulement soutenir la lutte contre le monde extérieur, mais dans la plupart des cas aussi contre ses semblables. Telle est l'origine des classes, des castes, etc. Les conditions de cette dernière lutte sont extrêmement variables selon le lieu, l'époque, les circonstances, et à cause de cela, dans différentes occasions la victoire appartient à des individus doués d'une manière toute différente. Voilà la vraie raison de l'inégalité plus prononcée chez les hommes que chez les animaux même qui leur sont les plus proches. Mais, d'après l'opinion des socialistes, ces conditions ne sont pas éternelles. La société humaine, en continuant à suivre rigoureusement la loi de Darwin, peut néanmoins cesser de lutter dans son sein même, car la solidarité se trouvera enfin être plus avantageuse que la lutte entre les individus. Il est facile d'en prévoir les conséquences. Les hommes ne périront ou ne survivront plus sous l'influence des qualités favorables pour la lutte intestine, mais seulement sous l'influence des différences qui touchent à la lutte contre la nature extérieure. De cette façon une des causes de la différenciation dans la société humaine sera éliminée et nous avons le droit de croire que de cette manière l'inégalité diminuera bien que l'humanité reste subordonnée à la loi générale de la lutte pour l'existence.

Une autre raison de la diminution de l'inégalité sera sans doute la nécessité d'introduire l'égalité dans les conditions de la lutte contre la nature entre les différents individus. Il est évident que nous n'avons pas en vue une égalité absolue, les exigences des socialistes contemporains ne vont pas au-delà de l'égalité des droits politiques et sociaux, le nivellement des classes et la reconnaissance de l'équivalence de tout travail d'utilité publique (1).

L'avènement d'un ordre de choses pareil doit nécessairement garantir la survivance d'un nombre d'individus très-nombreux comparativement à ceux qui survivent à présent, il doit aussi les douer d'un minimum de perfection, sans nullement limiter le point maximum de l'évolution pour d'autres individus. Ainsi, qu'il nous soit permis d'énoncer une hypothèse, la lutte pour l'existence contre la nature, accompagnée par la solidarité de tous les hommes entre eux, devrait avoir les conséquences suivantes : elle devrait prévenir la dégénération des individus et des générations, élever peu à peu le niveau moyen de la majorité, mais ne pas arrêter l'évolution plus rapide des individus ou des générations mieux doués par la nature. De cette façon l'influence de la loi de Darwin, dans une société fondée sur la solidarité, en continuant même à seconder le développement de l'inégalité entre les hommes, le fera dans une toute autre direction que sous l'ordre actuel, elle ne fera plus dégénérer une partie de l'humanité, mais au contraire fera avancer les mieux doués dans les sphères qui ne pourront plus inspirer de craintes au démocrate le plus farouche, dans les sphères de la science, de l'art, du perfectionnement moral, etc.

Mais toute autre est l'action de la loi de la lutte pour l'existence dans une société où se continue encore la lutte entre les hommes, comme c'est le cas de la société actuelle régie par la forme capitaliste de la production.

La raison en est claire. Le capital, dans son insatiabilité, accapare toujours de plus en plus du travail des femmes et des enfants, les exténue par un labeur au-dessus de leurs forces et contribue de cette façon à l'affaiblissement de générations entières. Cela arrive avec le plus d'intensité dans les productions où le capitaliste n'éprouve pas de grands inconvénients de posséder des ouvriers faibles et malades, où il n'exige qu'une longue durée et le bon marché du travail, mais non pas l'art ou la force. Telles sont, par exemple, les filatures et les métiers pour tisser le coton, et il n'est pas étonnant que le travail, dans cette branche de la production, ait toujours exercé une influence pernicieuse sur la santé des ouvriers. Ainsi, d'après le témoignage de l'inspecteur des fabriques Robert Baker, qui fonctionnait aussi en qualité de médecin dans la ville de Leeds, de 1828 à 1832, les infirmités acquises par les ouvriers à la suite de leur travail dans l'industrie cotonnière consistaient, entre autres, en une obliquité des genoux en dedans, en torsions de l'épine dorsale et en formation d'une forme particulière du pied, nommée le « pied plat », tandis que la première forme citée par nous portait le nom de « jambe de fabrique » (factory leg). La plupart des ouvriers étaient d'une maigreur extrême, très pâles, et on était frappé du manque d'animation et de l'expression désespérée de leurs figures. Les os des épaules et du bassin leur sortaient sous forme d'angles

---

(1) ENGELS. *Duhring's Umwälzung der Wissenschaft*, p. 81-84.

aigus, et leur cou n'avait pas la force de soutenir la tête qui tombait lourdement sur la poitrine (1).

Si telles sont les conséquences du soi-disant travail libre, il ne faut pas s'étonner que, dans les Etats esclavagistes de l'Amérique, « l'échange rapide » des existences de nègres ait été posé en principe économique comme plus avantageux que l'échange lent. C'est facile à comprendre. Un planteur qui peut avoir mille nègres en tout préfère les utiliser tous jeunes et vigoureux au lieu de permettre à une partie d'entre eux d'arriver jusqu'à la vieillesse.

Nous nous bornerons à la citation de ces exemples, qui nous font clairement voir à quelle espèce d'inégalité conduit la loi de Darwin avant la victoire de la solidarité. Mais ce n'est pas tout. En provoquant la dégénération d'une partie de l'humanité, la lutte intestine ne pousse point tellement en avant les mieux doués, comme les pousserait la lutte contre la nature, sous le règne de la solidarité des hommes entre eux. Nous voyons, dit Lange, que tous les commencements de la formation de castes supérieures dans l'humanité périssent de la façon la plus piteuse, plus ou moins vite. Les familles des nobles sont exterminées par une catastrophe momentanée, ou bien elles disparaissent petit à petit dans la masse du peuple, ou bien encore l'histoire laisse derrière elle tous les peuples qui restent divisés en castes. L'aristocratie de la finance, elle aussi, se limite généralement à l'amour du gain, accepte seulement le vernis superficiel de l'instruction, passe facilement à la caricature, méprise tout ce qui est simple et noble, ne tâche point à inculquer à ses enfants le courage et la capacité de supporter les vicissitudes du destin et reste ainsi, malgré toute sa puissance économique, un colosse sur des pieds d'argile. Ainsi nous pouvons conclure que, bien que l'opposition du travail et du capital nous menacent de former une aristocratie encore plus dangereuse que toutes celles qui ont existé, nous avons toutefois le droit d'espérer que cela ne pourra guère arriver, et que l'humanité n'en viendra jamais à une scission complète en deux castes, l'une supérieure et l'autre inférieure (2).

Ainsi, dans l'action définitive de la loi de Darwin sur l'humanité, à l'époque actuelle et après la victoire de la solidarité, nous voyons les différences suivantes qui sont les plus importantes : l'inégalité est produite à présent parmi les hommes surtout parce qu'une grande partie des membres de la société périssent ou dégèrent à cause de la lutte intestine. En même temps, cette lutte ne permet pas à un nombre considérable d'individus ou de générations de s'élever beaucoup dans les directions qui n'offrent pas des avantages immédiats pour la lutte intestine, par exemple les sphères plus élevées de l'évolution intellectuelle, morale ou artistique. Au contraire, la lutte entre les hommes absente, l'inégalité n'abaissera plus les hommes, car un minimum d'évolution normale sera garanti à tout le monde, mais elle les élèvera dans les directions qui sont accessibles maintenant seulement à de rares heureux. En conclusion finale, nous croyons que Schmidt a raison en disant que le darwinisme est la base scientifique de l'inégalité, mais que la direction dans laquelle le darwinisme produit l'inégalité dans

---

(1) LANGE, l. c. p. 75.

(2) LANGE, l. c. p. 56-58.

une société solidaire sera complètement contraire à celle qu'il seconde dans la société antagonique actuelle.

### VII. — La loi de Darwin et la vie sociale. La coopération dans la lutte contre la nature.

En répondant aux critiques de Haeckel et surtout de Schmidt, nous avons exprimé en plusieurs endroits quelle est notre opinion personnelle sur l'influence des lois de Darwin sur la société humaine qui vivrait en état de solidarité de tous ses membres. Nous croyons qu'il sera utile de donner un court aperçu général des opinions énoncées par nous sur cette question.

En envisageant les sociétés des animaux, nous avons vu que celles d'entre elles qui atteignent le plus haut degré d'évolution, remportent le plus grand nombre de victoires dans la lutte pour l'existence contre la nature, sont celles qui ont réduit la lutte à l'intérieur de la société au minimum, et qui vivent dans des rapports établis sur les bases de la solidarité.

Une des armes les plus importantes pour une lutte victorieuse contre la nature est la division du travail. Cette division se produit chez les animaux de deux manières différentes. Sur les degrés inférieurs de l'évolution le travail est surtout divisé entre des individus complètement différents, par exemple chez les polypes et chez les méduses (1). Sur des degrés plus élevés, les différentes fonctions sont remplies souvent déjà par le même individu, mais à l'aide de différents organes; c'est ainsi que cela a lieu chez les abeilles, les fourmis, etc.

Mais nous avons observé aussi que, chez les fourmis les plus supérieures, la variété des individus devient de moins en moins grande, et la division des fonctions s'effectue à l'aide d'une plus grande complication des organes. Enfin, chez les animaux supérieurs et chez les hommes, nous ne voyons plus d'autres différences individuelles considérables que celles qui tiennent au sexe de l'individu.

Il ne nous sera point difficile de produire une analogie entre l'évolution du travail chez l'homme et chez les animaux sociables. Les animaux isolés, munis d'organes plus ou moins simples, correspondent aux hommes sur le degré d'évolution où ils travaillent, chacun à part, à l'aide des instruments les plus simples. La société animale, avec une complète division du travail entre les individus, comme une colonie de syphonophores, présente une analogie avec la manufacture, où chaque ouvrier remplit seulement une fonction très-simple, en conséquence de quoi son évolution devient très-étroite et unilatérale.

Enfin une société d'animaux qui possèdent des organes très-variés et très-complicés, mais chez lesquels la division rigoureuse du travail d'après les individus est déjà affaiblie, par exemple les fourmis supérieures présentent une analogie considérable avec la forme actuelle de la production chez les hommes, où la grande production à l'aide des machines l'emporte de plus en plus sur la manufacture. Marx a parfaitement raison en désignant l'analogie qui existe entre l'évolution des organes compliqués chez les animaux et les perfectionnements techniques chez l'homme. Les

---

(1) *Sur les Syphonophores*, V. HAECKEL, *Sesammelte Vorträge* I, p. 140.

deux ordres de faits sauvegardent la société de l'excès de la division du travail entre les individus, qui pourrait leur devenir préjudiciable et permettent au contraire d'instituer une variété des fonctions très-avantageuse pour chaque individu.

Mais ici apparaît la différence radicale entre les sociétés supérieures des animaux et l'humanité contemporaine. Les organes compliqués de chaque fourmi sont la propriété inaliénable de chaque individu dont l'accaparement et l'exploitation ne deviennent, à l'exception des cas d'esclavage mis en doute chez les fourmis, un sujet de luttes entre les fourmis. Les machines des hommes, au contraire, sont accaparées par les plus forts, qui les font travailler dans deux buts très-différents. Le premier de ces buts, c'est la production, c'est-à-dire la lutte contre la nature, le vrai but des machines. Mais le second but est le maintien de la position privilégiée acquise par les accapareurs pour la lutte, non contre la nature, mais contre les hommes, pour des fins qui ont pour résultat, non l'évolution, mais la dégénération ou la mort peut-être de groupes entiers d'ouvriers qui ont perdu leur travail, chassés par les machines.

Une conséquence évidente de ce double rôle des machines devient la nécessité de poser la question suivante : Ou bien les machines, étant au pouvoir de quelques-uns, seconderont nécessairement la dégénérescence et le dépérissement de la plus grande partie de l'humanité, qui pourrait tomber si bas intellectuellement, physiquement et moralement, qu'elle perdrait la faculté de mener victorieusement la lutte contre la nature ; ou bien les machines doivent devenir, comme les organes compliqués chez les animaux, une propriété inaliénable de chaque être humain, ou, ce qui revient au même, *une propriété collective*. Mais personne ne pourrait les diriger dans le sens de la dégénérescence des hommes, et ce serait la société qui, par ces efforts solidaires, les emploierait uniquement pour la lutte contre la nature.

Nous voyons à présent quelle est la forme de la vie sociale à laquelle doit conduire l'humanité, la loi de l'évolution de Darwin, dans le cas où l'humanité ne périra pas dans cette lutte pénible et continuera à être victorieuse, au moins au même degré qu'elle l'a été jusqu'à nos jours.

Cette forme de la vie sociale qui, il faut l'espérer, sera l'expression ultérieure de l'action des lois de Darwin, nous pourrions la caractériser de la façon suivante : *La tendance vers la solidarité augmentera dans la société humaine en même temps que diminueront les raisons qui produisent la lutte entre les hommes. Les forces réunies des hommes appliquées aux machines, qui admettront une division complète du travail, avec une grande variété de travaux pour chaque individu, seront dirigées exclusivement vers la lutte contre la nature.* La part que tout le monde prendra au travail et une égalité au moins relative de la capacité pour les travaux indispensables à la société aura pour conséquence une égalité dans la distribution des moyens nécessaires à la satisfaction des besoins. Enfin, l'inégalité, qui continuerait encore à se manifester pendant l'évolution de l'humanité, consisterait dans une élévation d'une plus grande quantité d'individus au-dessus du niveau moyen et dans une diminution du nombre des individus qui périssent, dégèrent ou tombent généralement au-dessous du niveau moyen de l'évolution, de la santé et du bien-être.